



L'Humanité

l'Humanité

lundi 4 avril 2005

THÉÂTRE

Pantins... de vies de femmes!

Jusqu'au 11 avril, il ne faut pas manquer cette adaptation d'Andrea Novicov de *la Maison de Bernarda Alba*, de Federico Garcia Lorca.

Le théâtre venu de Suisse nous procure, en la personne du metteur en scène Andrea Novicov, un vif, un vrai étonnement. Pour la première fois en France, on peut voir son travail à travers son adaptation de *la Maison de Bernarda Alba*, cette dernière pièce de Federico Garcia Lorca écrite dans les prisons franquistes avant que l'écrivain ne soit assassiné en août 1936, à l'orée de la guerre civile.

Lors de cette détention, dans l'état de claustration qui fut indubitablement le sien, Garcia Lorca a décrit et épinglé un emprisonnement d'un autre ordre: celui, dans l'Andalousie rurale des années trente, de femmes prises dans le filet des conventions familiales, sociales, et toujours traquées par le qu'en dira-t-on.

Dans la maison Alba souffrent cinq filles encore en fleur, mais prématurément flétries et atrophiées déjà, car empoisonnées depuis longtemps par l'autoritarisme sans faille, l'austérité de leur mère Bernarda... Le pire adient à la mort du père: ces sœurs doivent endosser un deuil de huit ans en restant cloîtrées. Pour se soustraire à la tentation masculine et écraser chacun de leurs désirs.

Angustias, fille du premier époux de Bernarda, est la seule qu'on destine au mariage, avec Pepe le Romano, attiré par sa dot. De là, des frustrations, des résignations au goût rendu plus rance et définitif chez les autres sœurs, excepté chez la plus jeune, Adela, en qui ce projet d'union entre Angustias et Pepe réveille une sensualité ultime et confirme son attirance pour Pepe. Et en Adela se



Entre les murs oppressants d'une demeure, des femmes sont empêchées d'être et d'aimer.

forme le nœud d'une résolution: s'affranchir du carcan familial!

Certaines pièces de Lorca furent écrites pour marionnettes. Ce n'est pas le cas de celle-ci, mais c'est bien dans un théâtre de guignol, bâti tel un confessionnal, que Novicov a placé ces sœurs, Amelia, Martirio, Magdalena, Angustias et Adela, empêchées d'être et d'aimer, ainsi que leur mère Bernarda, leur grand-mère démente, et Poncia, fidèle et fouineuse servante. Choix pertinent que ce théâtre de marionnettes, figuration concrète et si éloquente de la liberté entravée, de la manipulation inexorable, serrée des individualités.

Cachant les comédiennes jusqu'au bassin, ce castelet fait croire à des corps de pantins de petite taille dénotant avec des visages, à la grosseur disproportionnée, poudrés, cireux, sévères ou pris de langueur; tranchant, aussi, avec ces femmes commérant sous le chapeau, dociles dès l'ap-

parition de leur mère. Sans compter qu'elles sont empêchées des mêmes robes que *les Ménétries* de Vélasquez: qui mangent les cous, doublent les mentons et gonflent les bras. La vue du grotesque, si maîtrisé, de ces contrastes-là, fait déjà pouffer de rire.

Et puis les interprétations sont excellentes, jusque dans cette aptitude à forcer un jeu à même d'appuyer l'aberration de cette histoire-là, celle de Bernarda qui emmure ses filles parce que la réputation de sa maison importe plus que tout. Certains rôles féminins sont tenus par des hommes: cela nous rend ces filles, parées avec prétention, un peu hommages, voire asexuées, et bien sûr cocasses; ainsi surtout de la servante Poncia, accent traînant, perruque de travers et gestuelle crispée mêlés.

Ces femmes, on les perçoit aussi comme des poupées lisses, des fillettes, déguisées en dames à qui l'on ordonne de rester telles, en qui la pu-

berté doit se taire. Leurs pas semblent prisonniers de rails, et leurs bras, de fils, qui s'agitent mais sont toujours trop courts pour prendre latitude; cette incapacité nous évoque celle éprouvée au cœur de nos cauchemars... Le grotesque ici se nimbe de tragique, et le merveilleux, qui sature l'atmosphère au biais de la tessiture des sons et d'un clair-obscur travaillé, de vénosité. Loïn des injonctions maternelles, sororales, la jeune Adela, la plus aérienne, va rôdant la nuit et contamine très tôt nos rires d'une menace sourde.

Aude Brédy

(1) Au Théâtre de la Cité internationale, 17, boulevard Jourdan, 75014 Paris, RER B station: Cité universitaire. À 20 heures les lundi, mardi, jeudi, vendredi, samedi; à 19 heures le jeudi et à 17 heures le dimanche. Relâche les mercredis. Réservations au: 01 43 13 50 60.